

Vous avez aussi montré qu'on ne peut pas penser le langage sans penser... la pensée.

F. R. : En effet, lorsque l'on veut analyser la signification d'un énoncé, on ne peut pas seulement la considérer en termes de relation des mots au monde ; on doit aussi prendre en compte un niveau intermédiaire de représentation mentale, et donc la pensée. C'est un point sur lequel, dans ma théorie des « dossiers mentaux », j'ai beaucoup insisté. D'autre part, on s'est aperçu que les concepts fondamentaux de la philosophie du langage trouvent à s'appliquer dans l'étude de la pensée elle-même. Ces dernières années, la philosophie du langage et la philosophie de l'esprit ont eu tendance à fusionner au sein d'une théorie générale du contenu qui prend pour objet les concepts tout autant que les mots, les représentations mentales tout autant que linguistiques. Ce qui explique l'intitulé de ma chaire (« Philosophie du langage et de l'esprit »). Je cherche à comprendre ce système de représentations complexe qu'est l'esprit humain, et la façon dont s'articulent perception, action, pensée, langage, communication et raisonnement. D'où mon implication dans les sciences cognitives, notamment à travers l'Institut Jean-Nicod, le laboratoire que j'ai cofondé puis dirigé pendant huit ans.

Vous êtes, en France, l'un des principaux représentants de la philosophie analytique, courant philosophique surtout implanté dans les pays anglo-saxons. Comment vous y êtes-vous intéressé ?

F. R. : La recherche de la clarté et de la précision, caractéristiques de la philosophie analytique, m'a immédiatement séduit lorsque je l'ai découverte au milieu des années 1970. Inspirés par la pratique scientifique, les philosophes de ce courant fonctionnent de façon collective : ils critiquent mutuellement leurs travaux et c'est ainsi qu'ils font progresser la discipline. D'où la nécessité d'être le plus clair possible, afin de faciliter la compréhension et le dialogue. À l'époque, pourtant, je me situais, en tant que philosophe, à l'autre bout de l'échiquier : j'étais lacanien, et donc fort éloigné de cet idéal de clarté et de précision ! Mais si, au début des années 1970, j'avais été séduit par l'aspect flamboyant de l'approche lacanienne, je la trouvais aussi très frustrante intellectuellement : je ne comprenais pas moi-même ce que j'écrivais. La découverte de la philosophie analytique, au sortir de l'agrégation, a été une libération. J'ai réorienté ma carrière, lui consacrant ma thèse et mon enseignement à l'École des hautes études en sciences sociales. Puis les choses se sont enchaînées :

j'ai publié un livre, tiré de mon enseignement, je suis parti faire un post-doctorat à Oxford, et j'ai eu la chance d'entrer au CNRS.

Point d'orgue de votre carrière, votre élection au Collège de France est aussi une reconnaissance pour ce courant philosophique minoritaire dans l'Hexagone...

F. R. : C'est vrai, la philosophie analytique a peiné à s'implanter en France, où elle est considérée comme la philosophie des Anglo-Saxons (comme on dit). Elle a pour tant, outre le courant anglais, des sources autrichienne, allemande, polonaise... Mais l'émigration de nombreux philosophes analytiques européens vers les États-Unis ou l'Australie lors de la Seconde Guerre en a fait la philosophie dominante dans le monde anglophone. J'ai moi-même très tôt fait le choix de publier mes travaux en anglais². J'ai aussi enseigné comme professeur invité dans des universités britanniques et américaines, telles St Andrews, Berkeley ou Harvard.

Au point de figurer sur la liste des « meilleurs philosophes du langage anglophones de la période post-1945 » établie par le philosophe Brian Leiter...

F. R. : Parallèlement, j'ai un peu disparu des radars français, bien que, d'un point de vue institutionnel, j'aie mené toute ma carrière de recherche ici. Quoi qu'il en soit, pour revenir à votre question, la philosophie analytique est représentée au Collège de France depuis plus d'un demi-siècle – depuis l'élection de Jules Vuillemin, le successeur de Merleau-Ponty, en 1962. Je ne suis donc pas le premier à y être élu ! Après Vuillemin, d'autres ont repris le flambeau, dont Jacques Bouveresse, qui a joué un rôle clé dans l'émergence de la génération des philosophes analytiques à laquelle j'appartiens. L'actuelle titulaire de la chaire de métaphysique, Claudine Tiercelin, se rattache aussi à cette tradition. II

Repères

1979	Entre au CNRS
1991-1993	Deviens le premier président de la Société européenne de philosophie analytique
2008	Est élu directeur d'études à l'EHESS
2012	Est élu membre étranger de l'American Academy of Arts and Sciences
2014	Reçoit la médaille d'argent du CNRS
2019	Entre au Collège de France



Philosophie du langage (et de l'esprit), Gallimard, coll. « Folio essais », 2008, 9,40 €.

1. Directeur de recherche CNRS à l'Institut Jean-Nicod (CNRS/ENS/EHESS) et directeur d'études à l'EHESS. 2. Seuls quatre de ses livres sont disponibles en français tandis qu'une demi-douzaine d'ouvrages sont parus en anglais sans être traduits — du moins en français (les travaux les plus connus sont traduits dans plusieurs langues, et un programme de traduction complète en chinois est en cours à l'Université Jiao Tong).